

# L'ŒDIPÉ

Phare Egyptien  
13 mai  
51  
alexandrie

## D'ANDRÉ GIDE

124

Faire le compte des métamorphoses « contemporaines » de la légende d'Oedipe, n'est pas facile. On se souvient surtout de la « Machin Infernale » de Jean Cocteau, son chef d'œuvre peut-être, dont quelques originalités se sont imprimées dans nos mémoires: comme la trouble et hésitante « nuit de noces » d'Oedipe et de Jocaste, le jet de poivre envoyé dans les yeux du prédestiné par un dieu invisible, et qui l'empêchera d'apercevoir son atroce erreur, et le fantôme de Jocaste, revenant d'au delà de la mort, pour guider son enfant aveugle. On se souvient encore de l'admirable « Oedipe » de Georges Enesco, dont la déclamation musicale reproduisait les accents mêmes de Mounet-Sully, dont Péguy frémissait. Enfin, les Gidians, depuis longtemps réclamaient une représentation soignée, calmée, de la pièce de leur maître. La voici: elle remplit, je pense, leurs vœux. L'interprète principal, Jean Vilan, caustique, original, étourdi et sentencieux, est gidien de la perruque à « l'ongle de l'orteil », comme disait Valéry. Les princesses Antigone et Ismène, l'une tout miel et toute mystique, l'autre tout verjus et toute sensualité, sont ravissantes. M. Pierre Bertin montre un Créon empaalé par la gourmandise, gonflé de mépris pour Démos, le peuple, même souffrant; une sorte de Trimalcion délicat, faisant des dragées dans une coupe d'or, qui est un charme. Mme Dasté minauda une Jocaste très neuve, une « Belle Hélène » à l'instant exquis de la maturité. Tirésias, blafard et menaçant, sort des enfers, ou de la tombe de Lazare... Les princes Eléocle et Polynice sont frais et bien faits, terriblement contaminés de gidisme, et prêts à prolonger, dans la joie, et en pleine lucidité, les exercices incestueux, supplices de leur père, et jeux charmants pour eux... J'insiste sur l'interprétation, je note le goût des ironiques décors, — décors d'opérette, — car c'est à eux que sera dû, en moyenne partie, le succès.

... qui sera dû, en moyenne partie, le succès.

Quant à la pièce, curiosité littéraire, brillant amusement de « décadent », elle est très amusante, d'abord; elle est pathétique ensuite et donne une impression, un peu trompeuse, de profondeur. C'est un morceau pour blasés. Ce qui y survit de tragique et de philosophique, n'est-ce pas l'héritage de Sophocle ? Il ne faut pas oublier Sophocle, quand on applaudit André Gide. Le meilleur vient encore de lui. Les enjolivements sont particuliers à son moderne parodiste; et je conviens qu'ils sont piquants. A la fois piquants et cauteleux; très « mine de rien »; toujours acides; une ou deux fois corrosifs. On songe, obligatoirement, à Meilhac et Halévy, à Jules Lemaitre, — « en marge de vieux livres, — à Maurice Donnay rajeunissant « Lysistrata » ou célébrant avec Lemaitre, le « Mariage de Télémaque ».

C'est au Gide ironiste, que nous devons cet Oedipe dédoublé, qui regarde sa tragédie se dévoiler peu à peu, juge clairement sa vanité, son orgueil, ce qu'il y a en lui de futile et de mesquin, se pare d'un génie et d'une grandeur dont les dieux vont se moquer; et se félicite d'un bonheur qui sera, à la fin, le plus célèbre exemple des calamités auxquelles les immortels vouent les créatures.

Dans les parties ironiques, il y a du « canular »; c'est à dire de ces divertissements érudits (de fonds voltairien) où excellent les jeunes normaliens dont les plaisirs mêmes sont nourris d'allusions à l'antique, et de culture. Ils se moquent de ce qu'on leur enseigne. M. Gide n'a pas tenu la gageure jusqu'au bout. L'amusement frivole s'évanouit dans le tragique irrépressible. La citronnade devient cigue.

C'est dans l'intervalle, dans le « passage », après la petite scène scandaleuse où les deux « épigones », Eléocle et Polynice, songent à aimer autrement qu'en soeur Antigone, et sur-